

NUMERO 446

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



À qui appartient l'enfant ?

Une famille pour tous..., la chronique d'Hélène Bonnaud

J'ai découvert par hasard, sur le plateau de l'émission de Julian Bugler (1) sur France 2, Mariana Otero entourée de la comédienne Emmanuelle Devos et de femmes qui ont eu recours à des pratiques d'avortement clandestines, il y a plus de quarante ans, avant le vote de la loi Veil en 1974. À cette époque, l'avortement était un crime passible d'emprisonnement, que ce soit pour les femmes qui s'y risquaient ou pour celles qui les aidaient à avorter et qu'on appelait « les faiseuses d'anges ». Des médecins gynécologues ont aussi pris position en soutenant l'association Choisir, créée par Gisèle Halimi et Simone de Beauvoir. En 1972, l'association s'engage pour défendre Marie-Claire, une jeune fille de 16 ans, accusée d'avoir avorté. La forte mobilisation populaire influencera l'issue du procès et favorisera une prise de conscience de l'opinion publique sur les conditions de détresse des femmes qui souhaitent interrompre une grossesse non choisie.



Du secret aux tableaux

Lors de nos dernières Journées de l'École de la Cause freudienne, le temps nous a manqué pour interroger Mariana Otero sur la question de l'avortement qu'elle traite dans son film *Histoire d'un secret* (2), témoignage-enquête sur la mort de sa mère suite à un avortement clandestin. La mise en scène nous fait partager le temps du dévoilement du double secret qui a enveloppé son enfance jusqu'à l'âge de 30 ans, date à laquelle son père décide de lui parler, ainsi qu'à sa sœur. La parole qui peut alors se dire délivre le sujet du poids du non-dit et de l'interdit de dire qui perdurait dans la famille.



Lorsque la parole est tue, elle devient trou, absence, silence et mortification. Elle dévore le temps dès lors qu'il n'est pas fixé par un dire. C'est la prouesse de Mariana Otero de faire surgir la temporalité rétroactive de l'existence de sa mère. Elle va soulever le voile et prendre cause pour elle. Qui était-elle ? Que désirait-elle ? Et au fur et à mesure qu'elle avance dans son enquête, elle découvre l'objet de la mère, son objet d'existence. Elle sort du placard son œuvre picturale. Elle la déloge de son état de reste, d'objet *a*, entassement d'une mémoire oubliée. Elle la retrouve, la récupère, lui redonne sa chance. Elle dit ainsi qui était cette femme, sa mère qui était attendue au seuil de son désir de peintre, pour une exposition à Paris. Son œuvre montre l'importance de la féminité, corps de femme glorifiant ses formes généreuses, incarnant la liberté du corps nu. La sensualité qui s'en dégage est le signe même de l'époque de la libération de la femme, de cette liberté d'être une femme peinte par elle-même.

Mariana Otero découvre et sort de l'ombre les tableaux de sa mère les uns après les autres. Elle les dépoussière, les regarde puis les remet en état. Elle renoue le désir à sa vie interrompue si tragiquement, nous montre ce qu'il en est, d'être peintre, d'être femme, d'être aussi sa mère. Elle partage sa découverte avec son père, sa sœur, ceux qui l'ont aimée. Elle réussit à la sortir de son silence coupable, et lui a redonné son nom de peintre, Clotilde Vautier (3). Maintenant une rue, un collège, un planning familial portent son nom.

Contre l'avortement, les pro-life manifestent

Alors qu'aujourd'hui, tout un courant conservateur, les *pro-life*, remettent en cause la loi Veil, manifestant au nom du droit à la vie – un reportage montrait quelques images de manifestation où un jeune couple, avec un bébé, proclamait « le bébé n'est pas moi, je ne suis pas lui », formule étrange puisque pour être là, mieux vaut pour un bébé qu'il ait été désiré et éprouvé comme sien. La question de son devenir ne lui appartient pas, ni avant ni après sa naissance d'ailleurs, le petit d'homme étant incapable d'exister de façon autonome. Le fœtus n'existe pas comme sujet. Il est au mieux l'objet de ceux qui le désirent, ou pas d'ailleurs. Car le désir n'est pas le contraire d'un non-désir d'enfant.

Comme Lacan l'indique dans son Séminaire « La logique du fantasme », le désir inconscient s'écrit aussi « désirpas ». Est-ce plutôt, aujourd'hui, le symptôme de notre culture de croire qu'il faut désirer un enfant pour en être responsable ? Le réel de l'enfantement n'est pas prévisible, ni programmable. C'est pourquoi l'avortement doit être une réponse pour toutes celles qui ne s'imaginent pas pouvoir être mère, au-delà de la fausse question du désir d'enfant.

Un fait divers nous le rappelle, qui vient nous éclairer sur le symptôme que peut être l'enfant à notre époque où on imagine qu'avoir un enfant est un droit. À qui appartient-il ? Telle est la question posée à la justice par l'histoire de M. Delorme, qui réclame son fils biologique.



Né sous x

Une jeune femme abandonne son enfant sous x à la naissance. L'enfant est confié à une famille d'accueil qui l'élève depuis sa naissance. Le père se manifeste et fait valoir son désir de récupérer son fils. Il était en prison au moment de la naissance de l'enfant. Ayant accouché sous x, sa compagne n'était pas obligée de donner le nom du père et elle n'a pas mentionné la reconnaissance en paternité de son ex-compagnon. De ce fait, Corentin n'avait aucune filiation établie. Le père intente un procès au Conseil général, mettant la filiation biologique au centre de son droit à retrouver son enfant et à l'élever. Il dit son désir de père, l'amour qu'il a pour cet enfant dont les parents adoptifs indiquent « qu'il n'a jamais demandé la moindre nouvelle » (4).

La Cour d'appel de Rennes a pris position et a refusé la restitution à son père biologique du garçon âgé de 18 mois, né sous x, prenant appui sur « l'intérêt de l'enfant » pour justifier sa décision. En effet, elle s'est référée à un des principes que la psychanalyse a depuis longtemps mis en avant, à savoir que la séparation d'un enfant d'avec ses parents constitue un traumatisme grave, et ce, sous la plume d'expertises réalisées par des grands noms de la pédopsychiatrie comme le Pr Marie-Rose Moro, directrice de la maison des adolescents de l'Hôpital Cochin, et celle du Pr Golse, chef du service de psychiatrie de l'enfant de l'hôpital Necker. Tous les psychiatres consultés ont été dans ce sens, indiquant tous le risque de traumatisme grave et lourd de conséquences sur le développement psychique de l'enfant. *Libération* indique que « seule, la psychanalyste Geneviève Delaisi de Parseval estime grave que Corentin ne sache pas qui est son père » (5). En effet, la question se pose dans cette affaire de ne pas forclure le père, sous prétexte qu'il n'est pas un père idéal !

Selon la formule du *Figaro*, le droit du cœur a prévalu sur le droit du sang. Le droit du cœur n'est pas l'apanage de la famille d'accueil mais il semble que le père de Corentin, s'appuyant sur le droit, n'a pas su convaincre de sa légitimité. La justice a pris en compte « l'intérêt de l'enfant », à savoir ne pas subir, une nouvelle fois, un abandon. Car, de fait, avoir été abandonné à la naissance par ses parents constitue le premier traumatisme auquel il aura été soumis.

Un père en suspens

Si l'avortement n'est jamais une solution idéale pour celle qui ne peut assumer une maternité, que dire de l'accouchement sous x ?

Qu'il est une autre solution, plus complexe, lorsque la mère considère comme impossible de s'occuper de son enfant, mais elle implique l'abandon de l'enfant, et son recueil par une autre famille. Le cas de Corentin indique toutefois qu'être *né sous x* a des conséquences plurielles, l'abandon restant toujours une trace de ce qui ne peut pas être nommé. L'article du *Figaro* ne l'évoque qu'à travers les mots de ses parents adoptifs : « Notre fils n'a pas à vivre un second *abandon* et être arraché à ceux qu'il appelle papa et maman ». Reste qu'il a un père, dont personne ne semble vouloir entendre la parole. Ni sa compagne, puisqu'elle n'a pas mentionné la reconnaissance de paternité de l'enfant, ni les services sociaux qui en ont perdu la trace, ni la justice qui ne lui reconnaît aucun droit. Et c'est là le plus surprenant.



La Cour d'appel ne lui a même pas délivré un droit de visite. Serait-il mauvais père au point d'être privé de tout lien relationnel avec son fils ? *Libération* pose la question : « Cette décision montre à quel point les juges sont mal à l'aise pour rendre une décision sur une base juridique. Mais aussi comment les psychologues mettent en place une vision de ce qu'est un « bon » et un « mauvais » parent. Le fait que le père soit un ex-

détenu a peut-être joué. » (6) En effet, on peut lire dans le jugement, une sorte de désaveu du père, comme si sa demande était avant tout impossible à entendre. Il a annoncé son pourvoi en cassation.

Les parents adoptifs manifestent leur désir d'élever cet enfant et de l'adopter. L'adoption plénière coupe tout lien avec la famille d'origine, alors que l'adoption simple oblige de maintenir un droit de garde ou de visite du père biologique, même si seule la famille adoptante détient l'autorité parentale. Affaire à suivre...

Reste une pensée pour celle qui a porté cet enfant, et dont nous ne savons rien – elle s'impose peut-être un silence coupable ou une réserve anonyme.

1 : <http://www.france2.fr/emission/ces-trois-jours-qui-ont-change-la-vie-des-femmes>

2 : <https://cinemadocumentaire.wordpress.com/2012/06/29/histoire-dun-secret-mariana-otero/>

3 : http://fr.wikipedia.org/wiki/Clotilde_Vautier

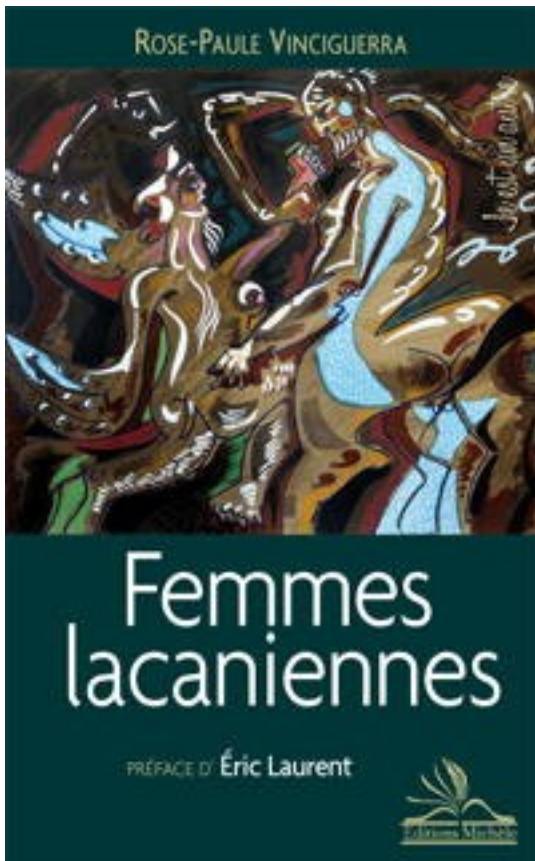
4 : <http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2014/11/24/01016-20141124ARTFIG00399-bataille-autour-d-un-enfant-ne-sous-x-le-cri-dedesespoir-des-parents-adoptifs>.

5 : http://www.liberation.fr/societe/2014/11/25/corentin-une-paternite-interessante-a-retracer_1150672

6 : http://www.liberation.fr/societe/2014/11/25/corentin-une-paternite-interessante-a-retracer_1150672

Femmes lacaniennes *

par **Sophie Gayard**



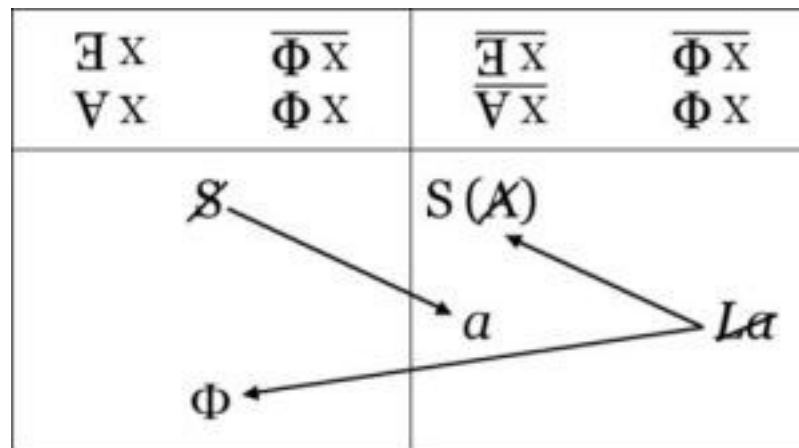
Femmes lacaniennes est un titre qui à la fois annonce la couleur et garde sa part d'énigme, celle sans doute qui, de toujours, est attachée aux femmes. Car si des femmes en effet, beaucoup l'on parle, le mystère n'en persiste pas moins. « *Was will das Weib?* », s'était demandé Freud, butant sur l'énigme de la sexualité féminine. Ce sont pourtant des femmes, les hystériques, qui avaient été pour lui la « porte d'entrée » de la psychanalyse, ces « femmes freudiennes » dont les noms – Emma, Anna O., Elisabeth von R., Dora, ... – restent pour nous le témoignage de « l'événement Freud ». Il ne recula pas devant l'un des paradoxes du féminin, qu'il soit défini par le phallus, ce qui lui valut d'ailleurs les foudres de nombre de féministes. Mais, à défaut de pouvoir se dégager d'une conception du phallus par trop attenante à l'organe, l'accent porté sur le registre de l'avoir fit prévaloir un abord de la féminité sous les auspices de la maternité.

Sous ce titre, Rose-Paule Vinciguerra soutient une thèse forte : la reprise à nouveaux frais de la question féminine par Lacan a changé la psychanalyse elle-même.

Partant de la jouissance, et non plus seulement des identifications, Lacan opère un renversement le conduisant à remettre en cause l'universel du féminin. De femme, il n'y a qu'une par une, quand bien même ce serait « *mille e tre* » ! Si « La femme n'existe pas », selon l'aphorisme lacanien souvent mal compris et qui trouve dans ce livre à s'éclairer précisément, c'est qu'il n'y a pas d'ensemble de « toutes les femmes » qui tienne, et pas de femme « toute elle-même », toute rangée sous la bannière phallique. Les embrouilles du désir et de l'amour, l'éternel malentendu entre les sexes, trouvent alors un éclairage renouvelé.

Les avancées de Lacan conduisent au-delà de l'Œdipe, au-delà donc du « rêve de Freud » qui était resté arimé au père. Il s'en déduit des conséquences concernant la fin de l'analyse. Là où Freud avait buté sur l'impasse du roc de la castration, Lacan propose la passe, éclairant le point de passage de l'analysant à l'analyste. La logique qui y préside, de même que celle ayant permis une nouvelle façon de situer les enjeux de la sexualité féminine, est une logique du « pas tout ».

On saisit alors la pertinence de l'hypothèse mise à l'épreuve par R.-P. Vinciguerra tout au long de l'ouvrage, et qui la conduit à mener l'enquête en passant en revue nombre des concepts majeurs de la psychanalyse : y aurait-il une certaine affinité entre la position des psychanalystes et celle des femmes ? Sont examinés tour à tour la place qu'ils viennent respectivement à occuper comme objet cause – femme se faisant objet cause du désir d'un homme, analyste semblant d'objet a –, leurs rapports aux semblants, au réel, leur position particulière qui n'est pas d'avoir. Par ailleurs, si les femmes sont « plus réelles », comme le dit Lacan, on peut se demander si elles ne s'orientent pas, lorsqu'elles sont analystes, de façon plus décidée vers l'« inconscient réel » qui n'est pas réductible à l'ordre phallique ? On saisit là combien l'enjeu ne ressortit d'aucune conception psychologique ni sociologique, encore moins « naturaliste » concernant les femmes.



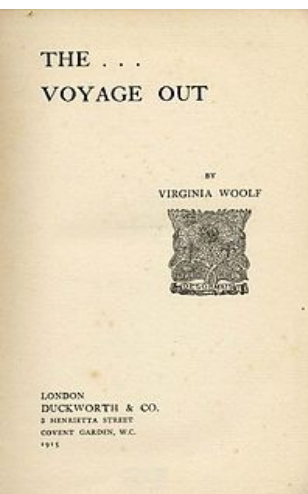
Ce livre, s'il propose une traversée érudite de l'œuvre de Freud et de l'enseignement de Lacan concernant les différents abords de la féminité dans la psychanalyse, ouvre aussi aux questionnements de l'actualité la plus brûlante. Face à un certain déclin de l'ordre symbolique, aux variations actuelles des modalités de la famille, aux nouvelles formes du symptôme qui témoignent du malaise dans la civilisation à l'époque de la consommation effrénée et de la conjonction du discours capitaliste et du discours de la science, il s'agit de repenser la tâche du psychanalyste comme partenaire des sujets souvent déboussolés qui s'adressent à lui. C'est le pari d'une pratique analytique qui, au-delà du déchiffrement de l'inconscient, sait s'affronter au réel sans loi, irréductible à toute signification. Rose-Paule Vinciguerra trace des perspectives fortes, à partir de sa réflexion sur la position féminine, pour maintenir le message toujours inédit de la psychanalyse à l'époque contemporaine. Et cela bien sûr concerne aussi bien les femmes que les hommes !

* Rose-Paule Vinciguerra, *Femmes lacaniennes*, Éditions Michèle, Paris, 2014.
[Disponible sur ecf-echoppe](#)



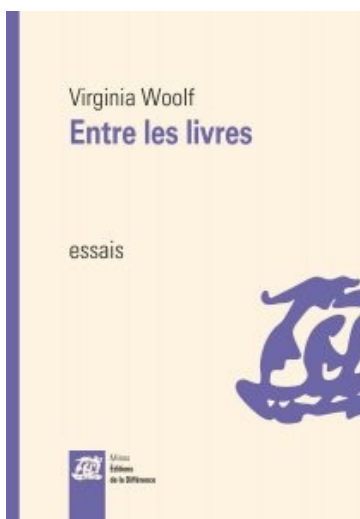
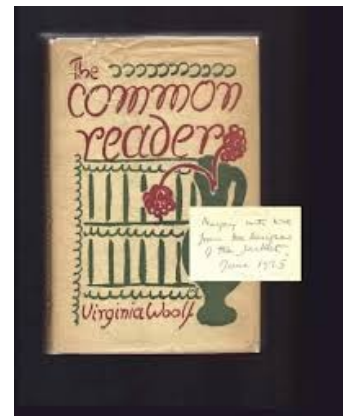
Virginia Woolf : l'os de la vie

par Michèle Rivoire



Virginia Woolf n'a écrit que quelques nouvelles, chroniques et essais lorsqu'elle commence, en 1907, dans une sorte de transe, l'écriture de son premier roman, qui paraîtra en 1915 sous le titre *Traversées (The Voyage Out)*. Les deux anthologies parues récemment aux Éditions de la Différence sont consacrées à des articles publiés entre 1905 et 1933, d'abord dans des revues dont le célèbre *Times Literary Supplement*. Jumelles et quasi inséparables, ces deux anthologies de textes choisis et traduits avec soin s'adressent à chacun de nous comme à celui que Woolf nommait « le commun des lecteurs », syntagme éponyme de deux séries d'essais parus en 1925 et 1932 auxquels appartiennent plusieurs de ces articles. Comme elle l'écrit dans son texte introductif : « Le commun des lecteurs, tel

que le définit le Dr Johnson, se distingue du critique et de l'universitaire. Il est moins cultivé et la nature ne l'a pas aussi généreusement doté. Il lit pour son plaisir plutôt que pour dispenser son savoir et corriger les opinions des autres. Il est par-dessus tout guidé par son instinct lorsque, faisant son profit de n'importe quelles bribes tombées sous sa main, il crée pour lui-même une totalité de quelque ordre que ce soit – portrait d'un homme, esquisse d'une époque, théorie sur l'art d'écrire. » (1)



Pour *Entre les livres*, Jean Pavans (2) a choisi et traduit des écrits de Virginia Woolf sur les littératures britanniques, américaines et russes (James, Conrad, Hardy, Melville, Tourgueniev, Tchekhov, Dostoïevski...). Le fameux essai sur « Les romans modernes » (1919) fait l'ouverture du volume, où au fil de ses lectures et relectures, Woolf esquisse les prémisses de son art du roman. Ainsi elle plaide pour l'invention permanente de nouvelles formes, d'une langue inédite trouvant sa veine dans la matérialité phonique et modulatoire de l'anglais, une architecture affranchie des contraintes de codes et de genres, des nécessités de l'intrigue, de la cohérence et de la vraisemblance même. Elle rêve d'une composition fluide où se dissoudraient

« les traits accusés du tragique, du comique, du passionné, du lyrique » (3). « Tout ce que la fiction nous demande est de la briser, de la bousculer, de l'honorer et de l'aimer jusqu'à ce qu'elle cède à nos avances » (4), conclut-elle.

Dans ces essais, Woolf célèbre tout à la fois les grands écrivains du passé qu'elle relit inlassablement et ceux du présent qu'elle perçoit comme des pionniers du modernisme. Elle pressent, par exemple, quel chef-d'œuvre dérangeant est *Ulysse* dont elle lit les pages publiées en feuilleton dans *The Little Review* et, malgré sa résistance à l'« indécence » qu'il cultive, elle reconnaît à son auteur « le mérite de donner une forme plus exacte à [...] la vie elle-même ». Ce qu'elle nomme ainsi, c'est l'obscur objet et l'inépuisable réservoir de sa propre fiction littéraire.



Les essais du second volume, *Rire ou ne pas rire*, s'inscrivent comme en contrepoint dans une autre dimension, en un point où la vie se rétracte dans l'instant, un instant fulgurant capturé dans le rire. Pas le comique, ni l'humour, le rire : « l'humour vit dans les hauteurs ; seuls les esprits supérieurs parviennent à se hisser jusqu'au pinacle d'où le regard embrasse la vie tout entière en un panorama ; la comédie quant à elle court les grands chemins et tend son petit miroir au trivial et à l'accidentel pour refléter les fautes vénielles et les singularités de tous ceux qui passent. Le rire plus que tout nous aide à voir les choses à leurs justes proportions [...]. Toutes ces excroissances hideuses qui ont envahi la vie moderne – les pompes, les conventions et les tristes solennités – ne craignent rien tant que l'éclat d'un rire qui, tel l'éclair, les foudroie et laisse l'os à nu. » (5)

À dire vrai, les essais, billets et comptes rendus de lecture de *Rire ou ne pas rire* développent, dans cet écart entre comique et humour, une série de portraits pittoresques de femmes et d'hommes falots, grotesques, idiots..., touchants, élevés au statut de personnages de fiction. Ils sont nommés de leurs vrais noms et fixés dans le rôle d'inconnus anonymes : un chanoine, un aristocrate, un romancier mineur, un journaliste de province, scribouilleurs et scribouilleuses n'ayant jamais quitté l'ombre oubliée de l'anonymat ; et il ne s'agit pas pour l'essayiste de les en tirer mais de mettre en valeur l'insolite de leurs expériences ordinaires en marge de leurs écrits ratés.

Woolf développe dans son style toute une gamme de nuances, revêtant l'os du rire de tous les oripeaux dont l'habille le quotidien : cocasse, dérisoire, fantasque, bizarre, grotesque, bouffon, etc. On rit beaucoup à la lecture de ces textes qui s'intéressent au rapport énigmatique de « la vie » avec les écrits, en tant que « la vie » que Woolf cherche à attraper excède toujours ces écrits, de quelque sorte qu'ils soient.



On retrouve dans la dernière histoire, « Vol au-dessus de Londres », sa passion de scruter le visage, les yeux des passagers d'un wagon de troisième classe pour y saisir le savoir qu'elle lorgne en écrivant, car « il y a des visages qui ont l'air de l'avoir attrapée, cette chose qui file dans l'eau ». Assertion que je vous invite à comparer avec la suivante, dans « Un roman à écrire » : « La vie c'est ce que l'on voit dans les yeux des autres ; c'est ce qu'ils apprennent, et que, une fois acquis, ils ont beau essayer de le cacher, ce savoir ne les quitte jamais. » (6)

Entre les livres et *Rire ou ne pas rire* conjuguent avec brio l'art du roman avec une esthétique de la lecture ancrés l'un et l'autre dans un réel que Woolf nomme « la vie » et dont l'os est mis à nu par le rire.

1 : Woolf V., *The Common Reader*, First Series, Harcourt, Brace & World, 1925, « Introduction ».

2 : Woolf V., *Entre les livres*, Paris, Éd. de la Différence, 2014. Traduction par Jean Pavans, écrivain et traducteur, spécialiste en particulier de l'œuvre de Henry James.

3 : *Ibid.*, p. 24.

4 : *Ibid.*, p. 31.

5 : Woolf V., *Rire ou ne pas rire*, « La valeur du rire », Paris, Éd. de la Différence, 2014, p. 178-179. Choix et traduction par Caroline Marie, Nathalie Pavéc et Anne-Laure Rigeade.

6 : Woolf V., *Œuvres romanesques*, « Un roman à écrire », Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 2012, p. 851.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani**

édition **cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte**

▪ équipe

▪ pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**

▪ pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

- pour Latigo, Dalila Arpin et Raquel Cors
- pour Caravanserail, Fouzia Liget
- pour Abrasivo, Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller

diffusion [éric zuliani](#)

- designers [viktor&william francoboizel vwfbz1@gmail.com](#)
- technique [mark francoboizel & olivier ripoll](#)
- médiateur [patachón valdès patachon.valdes@gmail.com](#)

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN

ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.